

PN
99
F7
R48
2002

Avant-Propos

« Maître, nous voudrions fonder une revue », disent, tremblants d'émotion, ces lycéens en visite chez le vieil écrivain, dans *Clownerie* (1988) de Richard Jorif. En un style bien différent, dans *Parmi tant d'autres feux...* (1949) de Raymond Guérin, M. Hermès s'occupe de la revue *Échafaudages* et, dans *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide, Robert de Passavant n'en finit pas de fonder, pour ses amis, de nouvelles revues : les œuvres sont ainsi peuplées de revues fictives, qui disent assez un pouvoir de fascination.

C'est que les revues ont réussi souvent à exercer un véritable magistère sur les Lettres. Par leur capacité de résonance, c'est-à-dire la possibilité de rendre compte, elles constituent une sorte de « mémoire immédiate » ; et, en même temps, elles ont valeur de matrice, de creuset, puisque leur revient la tâche de révéler de nouveaux talents et de donner à lire la littérature de demain. Au-delà de leur tirage, en général modeste, et de leur durée de vie, souvent brève, les revues littéraires ont bénéficié d'un réel rayonnement, au point que certaines d'entre elles ont conservé un caractère « mythique », tout comme a pu devenir légendaire, parfois, cette éminence grise qu'est le « directeur de revue »...

Pourtant, le paysage s'est assombri. Leur âge d'or, les revues littéraires l'ont sans doute connu dans l'entre-deux-guerres et jusque dans les années cinquante, tout comme la presse écrite. À partir des années soixante-dix, à mesure que disparaissent des revues-phares, commence une période de relatif repli. La raréfaction des débats théoriques, la quasi-disparition des « écoles », le relâchement du lien social au profit de l'individu, voilà qui retire à la revue une part de sa légitimité, et la place en porte-à-faux.

Mais en même temps, se multiplient les marques de reconnaissance. Salon des revues, Revue des revues, rééditions en *fac simile*, puisqu'une revue vaut peut-être d'abord comme objet : tout indique un véritable engouement pour cette forme éditoriale.

De ce renouveau d'intérêt, les causes sont sans doute multiples. Pour qui cherche à saisir la littérature dans son jaillissement même, les revues constituent à coup sûr un instrument d'optique privilégié, par leur pouvoir de grossissement et leur capacité à fixer l'instant. Mais il y a sans doute plus. Si les revues fascinent, par delà tout caractère historique, c'est qu'elles laissent entrevoir un autre régime de l'écriture. Alors que la littérature perpétue le mythe de « l'Auteur », les revues, elles, forment des communautés,

d'écrivains et de lecteurs ; et tandis que la littérature vit dans le culte de « l'Œuvre », et donc prétend à la totalisation comme à la permanence, les revues cultivent le fragmentaire, l'aléatoire et l'inachevé.

On trouvera ci-après une tentative pour décrire ce que furent, au vingtième siècle, les différents visages d'un certain nombre de revues littéraires, de grande ou de plus faible notoriété : certaines d'entre elles ont vécu, d'autres, malgré leur âge vénérable, sont toujours bien vives, quelques-unes se sont donné une nouvelle jeunesse pendant que leur naissaient des cadettes.

Est retracée, d'abord, et à partir des années 1880, la genèse de la revue moderne avec l'invention du modèle — *La Revue Blanche* — qui s'imposera tout au long du vingtième siècle ; lui succède une « histoire des revues », qui commence, un siècle plus tard, à l'époque où la revue littéraire entre dans le champ des sciences humaines ; est rappelé également le rôle joué par les revues dans la vie intellectuelle tout comme l'importance des pouvoirs publics pour que se développe une véritable politique de soutien aux structures qui garantissent la pérennité des livraisons périodiques.

Viennent ensuite, dans l'ordre chronologique de leur apparition, les portraits des revues qui ont marqué le vingtième siècle littéraire : la *Nouvelle Revue française* telle que Jean Paulhan l'a façonnée dès 1920, avant même la disparition de Jacques Rivière ; *Europe*, née en 1923 et qui a gardé, jusqu'aujourd'hui, une remarquable cohérence malgré la diversité des personnalités qui l'ont dirigée ; *Les Temps modernes*, plus littéraire qu'on ne le pense, et dont l'un des mérites, non le moindre, fut de susciter la fondation d'autres revues par réaction politique ou esthétique, implicite ou explicite : *Critique* (1946), créée par Georges Bataille, *La Table ronde* (1948) que François Mauriac conçut contre le « sartrisme », évoquées ici, ou encore *La Parisienne* (1953) de Jacques Laurent. Nous assistons, grâce à ces regards croisés, à une histoire de la littérature contemporaine telle qu'elle a été écrite dans et par des revues où se sont affirmés des goûts, des opinions, des talents, tantôt complémentaires, tantôt incompatibles, une histoire faite d'amitiés et de ruptures, de rassemblements et de divisions, de réussites et d'échecs.

Une deuxième section de ce recueil est consacrée aux revues issues d'une sensibilité, personnelle ou collective, d'une vision de la littérature constituée, ou non, en théorie : ainsi de *SIC*, imaginée par Pierre Albert-Birot, où se croisèrent les premiers vrais modernes du siècle ; de *La Révolution surréaliste*, manifestation du mouvement qui devait marquer définitivement les arts après la Grande Guerre ; et, quelques décennies plus tard, de *Tel Quel* ou de *TXT*, liées, chacune à sa façon, à l'« aventure du signe », de la lettre au texte, du mot à la syntaxe, du phonème à la polysémie.

Troisième temps : les revues, réunissant souvent des écrivains et des universitaires — ils sont parfois l'un et l'autre —, dédiées à un genre littéraire : la poésie avec *Le Nouveau Recueil*, la nouvelle avec un nombre impressionnant de parutions, recensées dans le vaste domaine des publications en langue française ; la création romanesque avec *Roman 20-50*, dont le titre n'indique pas qu'il y est aussi question d'œuvres plus récentes et à l'intérieur de laquelle on s'intéresse, dans la rubrique « La revue littéraire », aux auteurs qui, après une période d'oubli, retrouvent la faveur des éditeurs et du public.

Cette « revue des revues » s'achève par une approche plus géographique : le Québec pour *Nuit blanche*, la Suisse romande pour *Écriture*, expressions de la francophonie, et, en régions, l'espace septentrional — Belgique comprise — avec *Nord'*, le Centre, le Sud-Ouest et la Bourgogne pour *Papilles*, revue « gourmande » de mets et de mots, le Midi avec les *Cahiers du Sud* et leur postérité à Marseille, Aix-en-Provence ou en Avignon.

Et ce sont, d'ailleurs, deux méridionaux, infatigables créateurs de revues, qui nous offrent leur Envoi.

Ce tour d'horizon est, bien évidemment, incomplet car l'on ne saurait prétendre, devant le foisonnement des revues passées et présentes, à une quelconque exhaustivité : le propos était de présenter, pour chaque axe retenu, des cas exemplaires de l'activité revuiste au vingtième siècle. Et de susciter d'autres rencontres...

Bruno Curatolo & Jacques Poirier

Ces Actes sont nés d'une journée d'étude, *Les Revues littéraires au XX^e siècle*, et du colloque *Un Siècle de revues : histoire des idées et création littéraire*, organisés à l'Université de Bourgogne, la première le 20 mars 1998, le second du 15 au 17 novembre 2000, par le Centre de recherches Le Texte et l'Édition.